



Article scientifique

Article

2018

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

La réception de la poésie épique médiolatine, ses heurs et ses malheurs :
quelques cas d'espèce

Tilliette, Jean-Yves

How to cite

TILLIETTE, Jean-Yves. La réception de la poésie épique médiolatine, ses heurs et ses malheurs : quelques cas d'espèce. In: *Mittelateinisches Jahrbuch*, 2018, vol. 53, p. 187–204.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:118238>

Sonderdruck aus

MITTELLATEINISCHES JAHRBUCH

Internationale Zeitschrift für Mediävistik und Humanismusforschung

Revue internationale des études du moyen âge et de l'humanisme

International Journal of Medieval and Humanistic Studies

Rivista internazionale di studi medievali e umanistici

BAND 53

JAHRGANG 2018

Heft 2



ANTON HIERSEMANN · VERLAG

STUTTGART 2018

INHALT

AUFSÄTZE

Auswahlprozesse: Sammeln – Auswählen – Kanonisieren (zweiter Teil)

- Jean-Yves Tilliette: La réception de la poésie épique médiolatine, ses heurs et ses malheurs: quelques cas d'espèce 187
Benoît Grévin: *Summae dictaminis* als Zerrspiegel einer Schreibkunst? Auswahlprozesse und die süd-italienische *Ars dictaminis* des dreizehnten Jahrhunderts 205

Weitere Aufsätze

- Guy Guldentops: Nicolaus Ellenbog's ‚Morologia‘ 227
Stefan Weber: Die Verleihung der Ehrendoktorwürde der Universität Erlangen an Wilhelm Meyer aus Speyer am 23. Februar 1882. Der erste Dokortitel eines Mittellateinischen Philologen im Spiegel Erlanger Archivalien und Bücher 273
Alessio Mancini: Domenico di Bandino, Benvenuto da Imola e il manoscritto Vat. Lat. 9964 299

BESPRECHUNGEN

- Martin Luthers Tischreden. Hg. von Katharina Bärenfänger, Volker Leppin und Stefan Michel (Spätmittelalter, Humanismus, Reformation, 71), Tübingen 2013 – besprochen von Christoph Galle 311
Ernst Robert Curtius, Briefe aus einem halben Jahrhundert. Eine Auswahl (Saecula Spiritalia, 49), hg. und komm. von Frank-Rutger Hausmann, Baden-Baden 2015 – besprochen von Fidel Rädle 313
Le dictamen dans tous ses états. Perspectives de recherche sur la théorie et la pratique de l'ars dictaminis (XI^e–XV^e), ed. Benoît Grévin, Anne-Marie Turcan-Verkerk, Turnhout 2015 – besprochen von Guadalupe Lopetegui Semperena 317
Gerald Kapfhammer, Die Evangelienharmonie Tatian. Studien zum Codex Sangallensis 56 (Imagines medii aevi 37), Wiesbaden 2015 – besprochen von Nathanael Busch 323

Peter of Spain, <i>Questiones super libro ‹De Animalibus› Aristotelis</i> . Critical Edition with Introduction by Francisca Navarro Sánchez (Medicine in the Medieval Mediterranean), London / New York 2015 – besprochen von Isabelle Draelants	326
Cédric Giraud, <i>Spiritualité et histoire des textes entre Moyen Âge et époque moderne</i> . Genèse et fortune d'un corpus pseudépigraphe de méditations (Collection des Études Augustiniennes, Série Moyen Âge et Temps Modernes 52), Paris 2016 – besprochen von Mirko Breitenstein	331
Concilium universale Nicaenum secundum. Concilii actiones VI–VII. Tarasii et synodi epistulae. Epiphanii sermo laudatorius. Canones. Tarasii epistulae post synodum scriptae. Appendix Graeca (Acta conciliorum oecumenicorum. Series secunda. Volumen tertium. Pars tertia), ed. Erich Lamberg, adiuv. Uwe Dubielzig, indices confecit Gerard Duursma, Berlin/Boston 2016 – besprochen von Antonio Placanica	334
Peter Isépy, <i>Zur mittelalterlichen Überlieferung von Aristoteles' ‹De motu animalium›</i> . Die Bedeutung der Übersetzung Wilhelms von Moerbeke und der Paraphrase Alberts des Großen für die griechische Texttradition (Serta Graeca 31), Wiesbaden 2016 – besprochen von Philipp Roelli	339
María José Ortúzar Escudero, <i>Die Sinne in den Schriften Hildegards von Bingen</i> . Ein Beitrag zur Geschichte der Sinneswahrnehmung (Monographien Geschichte des Mittelalters Band 62), Stuttgart 2016 – besprochen von Cornelia Selent	341
Konrad Peutinger, <i>Tischgespräche (Sermones convivales) und andere Druckschriften</i> . Faksimile-Edition der Erstdrucke mit einer Einleitung von Johannes Burkhardt und einer kommentierten Übersetzung von Helmut Zäh und Veronika Lukas (Historia scientiarum), Hildesheim / Zürich / New York 2016 – besprochen von Gernot Michael Müller	345
Verzeichnis der Mitarbeiterinnen und Mitarbeiter dieses Heftes	351

JEAN-YVES TILLIETTE

La réception de la poésie épique médiolatine, ses heurs et ses malheurs: quelques cas d'espèce

ABSTRACT

Jean-Yves Tilliette: Good and Bad Fortune of Medieval Latin Epic Poetry: some Case Studies.

Judging from today's editions, many Medieval Latin poets devoted themselves with zeal to the «noble genre» of epic. It is not easy to define the genre precisely. Meter is not conclusive, since many such epic poems use elegiac couplets or rhythmic verse. The subject matter likewise embraces various themes, sometimes historical, sometimes fantastic, sometimes religious or allegorical.

A sample of very different texts here invites an assessment of the success of medieval epics based on the extent of their individual manuscript traditions. A quantitative approach shows that most such texts enjoyed only a very narrow dissemination. It seems that the dignity of a particular subject-matter and/or favourable reception by a lone addressee or sponsor could suffice for «renown».

However, some epics enjoyed an especially wide transmission (e. g., Peter Riga's «Aurora», Walter of Châtillon's «Alexandreis», Alan of Lille's «Anticlaudianus»), but that reflects less their inherent poetic qualities than their use as school reading.

Keywords: epics, noble genre, forms of versification, school reading, commentaries

Parmi les œuvres des dix auteurs les plus lus au cours des premiers siècles du moyen âge, si l'on en juge par le nombre de manuscrits aujourd'hui subsistants – ceux que Birger Munk Olsen appelle les *auctores majores* –, quatre sont des épopées: l'«Énéide» de Virgile, la «Pharsale» de Lucain, la «Thébaïde» de Stace et, si l'on accepte de les annexer au genre épique, les «Métamorphoses» d'Ovide.¹ Et si l'on disposait de dénombrements, aussi précis que ceux de Munk Olsen, des manuscrits transmettant jusqu'au XI^e siècle les épopées bibliques de Juvencus, Prudence, Sedulius, Arator, qui, de leur propre aveu, constituent la lecture favorite d'auteurs comme Alcuin et Théodulf, on constaterait sans aucun doute que le processus de sélection à l'œuvre

¹ Birger Munk Olsen, *I classici nel canone scolastico altomedievale*, Spoleto 1991; id., *L'Étude des auteurs classiques latins aux XI^e et XII^e siècles*. Tome IV – 1^{ère} partie: La réception de la littérature classique. Travaux philologiques, Paris 2009, 57–121.

dans l'école du haut moyen âge a bien favorisé le grand genre.² Processus de sélection que reproduit l'érudition moderne: il n'est que de feuilleter les neuf tomes parus à ce jour de la série des *Poetae latini* des Monumenta Germaniae Historica pour en retirer l'impression que ce qui s'écrit en vers au cours des IX^e et X^e siècles, c'est de préférence des poèmes en vers dactyliques, hexamètres ou distiques, d'une certaine ampleur.

La théorie littéraire, d'Aristote à Hegel, voire à Georges Lukács – «la grande poésie épique donne forme à la totalité extensive de la vie», lit-on dans *La Théorie du roman* –, fait de l'épopée, qui se voit ainsi dotée de façon plus ou moins implicite d'une sorte de privilège de nature, le genre primordial. Celle du moyen âge ne dit pas autre chose. Bernard d'Utrecht, dans le prologue de son commentaire à l'«Ecloga Theoduli» (1076–1099), écrit, reprenant et amplifiant une définition d'Isidore de Séville, que, de toutes les formes de poésie, le *carmen heroicum* est «la plus glorieuse de toutes» (*gloriosissimum omnium*), et que c'est pour cela qu'Ovide la définit comme «œuvre noble», *nobile opus* – en réalité, le vers des «Remèdes à l'amour» à quoi Bernard fait allusion ici dit de façon encore plus explicite *nobile epos* (v. 396). Et en quoi glorieuse? parce que, poursuit notre critique, elle tire son nom des héros, c'est-à-dire des hommes sublimes – littéralement, des hommes aériens, *viri aerii* (voilà l'étymologie isidorienne, fondée sur le rapprochement des substantifs *heros* et *aer*), à savoir ceux qui méritent le ciel (*digni celo*). Bernard précise enfin que leur louange s'écrit indifféremment sur le mode de la fable ou sur celui de l'histoire (*in fabula vel in historia*), c'est-à-dire de la fiction pure ou de la réalité des faits du passé.³

Et c'est là que la difficulté de définir un corpus commence à se faire jour. Le propos sans doute imprudent que j'entreprends de développer ici concerne la réception de la poésie épique telle que le moyen âge latin continue de l'écrire. Mais qu'entend-on exactement par là du temps de Bernard d'Utrecht? Le premier critère de définition, le plus neutre, pourrait être celui de la forme de la versification. L'hexamètre dactylique, hérité de Virgile et, à travers lui, d'Homère, «a seul mérité d'être appelé du nom d'héroïque (je cite encore ici Isidore de Séville) en vue de faire mémoire des actions des grands hommes.» Aussi «l'emporte-t-il en *auctoritas* sur tous les autres mètres» – c'est donc vraiment celui des *auctores*, des classiques. Mais il est en outre, toujours selon l'encyclopédiste, adapté aussi bien aux œuvres imposantes qu'aux petites (*tam maximis operibus quam parvis*), en tant qu'il est également porteur de suavité et de douceur.⁴ Et l'on sait d'expérience que cette forme, qui impose moins

² Alcuini (Albini) Carmina, ed. Ernst Dümmler (MGH, Poetae 1), Berlin 1881, 204 (*carmen* 1, *Versus de patribus regibus et sanctis Euboricensis ecclesiae*, v. 1550–1552); Theodulphi Carmina, ed. Ernst Dümmler (MGH, Poetae 1), Berlin 1881, 543 (*carmen* 45, *De libris quos legere solebam*, v. 13–16). Cf. Günter Glauche, Schullektüre im Mittelalter. Entstehung und Wandlungen des Lektürekannons bis 1200 nach den Quellen dargestellt, München 1970, 10–12.

³ Bernard d'Utrecht, Commentum in Theodulum, ed. R. B. C. Huygens, Leiden 1970, 63, l. 121–124 (cf. Isid., etym. 1, 39, 9).

⁴ *Quod metrum auctoritate cetera metra praecedat; unus ex omnibus tam maximis operibus aptus quam parvis, suavitatis et dulcedinis aequae capax. Quibus virtutibus nomen solus*

de contraintes en termes de choix et d'ordre des mots que les mètres lyriques, a servi de véhicule à bien d'autres contenus, didactiques ou satiriques par exemple. À l'inverse, le propos héroïque peut au moyen âge être soutenu par d'autres formes de versification, notamment, chose curieuse au regard de l'opposition forte entre les deux modèles que souligne la poétique antique et dont joue un auteur comme Ovide, le distique élégiaque.⁵ L'une des premières œuvres médiévales que l'on ait coutume d'associer au genre épique, le poème d'Ermold le Noir en l'honneur de Louis le Pieux⁶ (ca. 830) qui pose d'ailleurs le problème, que l'on n'abordera pas ici, des frontières, brouillées depuis Claudien, entre épopée et panégyrique, est ainsi écrite en distiques – peut-être parce qu'elle entend constituer, en usant d'une forme traditionnellement associée à la déploration⁷, le tribut plaintif payé par un exilé pour rentrer en grâce. On n'ose attribuer à son influence, qui fut mince, on va le voir, le fait que de nombreux *carmina heroica* du moyen âge central soient également rédigés en distiques. Peut-être le rythme iambique qui marque la fin du pentamètre est-il plus naturel à des oreilles sensibles à la prosodie des langues germaniques.⁸ Plus probablement, la clôture du couplet facilite l'organisation syntaxique de vers souvent composés de façon quelque peu laborieuse.⁹ On doit donc en tous cas constater que, nonobstant les prescriptions et analyses sans cesse répétées des théoriciens qui, de Bernard d'Utrecht et Conrad d'Hirsau à Vincent de Beauvais, recopient inlassablement les définitions isidoriennes, il n'y a plus alors de lien nécessaire entre la forme versifiée et le contenu qu'elle illustre. L'inspiration épique ne se borne même pas à la versification dactylique. Pratiquement contemporains, et datables de la fin du XI^e siècle¹⁰, le «Carmen in victoriam Pisanorum», qui relate le triomphe des républiques maritimes d'Italie sur la flotte sarrasine, est composé de quatrains de vers rythmiques de 15 syllabes rimés deux à deux, et le «Carmen Campidoctoris», première attestation de la gloire du Cid Campeador, de strophes saphiques rythmées¹¹.

obtinuit, ut heroicum vocaretur ad memorandas scilicet eorum [sc. virorum fortium] res (Isid., etym. 1, 39, 9–10).

⁵ La première élégie des *Amours* souligne plaisamment les effets contrastés produits par les deux formes de versification: *Arma graui numero uiolentaque bella parabam / Edere, materia conueniente modis. Par erat inferior uersus; risisse Cupido/Dicitur atque unum surripuisse pedem / (...) Sex mihi surgat opus numeris, in quinque residat! / Ferrea cum uestris bella ualete modis!* (Ov., Am. 1, 1, 1–4 et 27–28).

⁶ On trouvera en annexe à cet essai la référence bibliographique aux éditions des œuvres qui constituent mon corpus d'étude.

⁷ *Elegiacus autem dictus eo quod modulatio eiusdem carminis conueniat miseris* (Isid., etym. 1, 39, 14).

⁸ Cf. Giovanni Orlandi, L'influsso del volgare sull'accento latino nella poesia ritmica medievale, in: *Filologia Mediolatina* 13 (2006) 91–102 (repris in: Giovanni Orlandi, *Scritti di filologia mediolatina*, eds. Paolo Chiesa/Anna Maria Fagnoni/Rossana E. Guglielmetti/Giovanni Paolo Maggioni, Firenze 2008, 391–401).

⁹ Paul Klopsch, *Einführung in die mittellateinische Verslehre*, Darmstadt 1972, 87–90.

¹⁰ Les datations tardives (fin XII^e s.) du «Carmen Campidoctoris» ne me semblent pas fondées sur des arguments très convaincants.

¹¹ Contre l'opinion généralement reçue, Roger Wright considère que ce poème relève du genre de l'hymne plutôt que de celui de l'épopée (*The First Poem on the Cid – The Carmen*

La longueur de l'œuvre, ou sa division en livres ou chants, constituent-elles alors des critères déterminants ? Certes, dans le moyen âge classique, la division en dix livres de l'«Alexandréide» de Gautier de Châtillon, ou en six de l'«Iliade» de Joseph d'Exeter – respectivement 5500 et 3600 vers – répond selon toute vraisemblance à une intention signifiante¹². Déniera-t-on pour autant la qualité d'épopées à des textes plus courts, mais destinés aussi à «faire mémoire des actions des grands hommes», comme dit Isidore de Séville? Entre les un peu plus de 500 vers du «Karolus magnus et Leo papa» qui marquent, aux alentours de 800, la renaissance du genre épique, et les presque 20 000 des «Triumphes du Christ» de Flodoard¹³ (925–940), je n'ai pas le sentiment que l'un soit plus ou moins épique que l'autre.

C'est que le genre de l'épopée n'existe peut-être que dans l'esprit des théoriciens. Après tout, l'«Iliade» et l'«Odyssée» n'ont pas tant de points communs, et il faut le génie de Virgile pour les marier. L'épopée latine du moyen âge, une époque qui se préoccupe beaucoup moins de la typologie et de la nomenclature des genres littéraires que ne le feront le classicisme au XVII^e siècle et le structuralisme au XX^e, est polymorphe, en ce qu'elle hérite, autant que de la grande tradition homérique-virgilienne qui entremêle le monde des dieux à celui des hommes, de celle d'un Ennius ou d'un Lucain, qui n'hésitent pas à traduire en vers héroïques l'histoire contemporaine, ou de celle des poètes chrétiens, qui s'emploient, *Virgilium mutando in melius*, à en faire le vecteur des combats de la foi. Le moyen âge latin gère avec imagination cet héritage multiple et, dans la fidélité aux traditions plurielles dont il est légataire, décline tour à tour l'épopée sur le mode de la paraphrase biblique, du récit hagiographique, de la célébration historique, de la mise en scène allégorique.

A l'intérieur de cette offre généreuse, j'ai choisi de ne pas choisir, en composant de façon arbitraire un échantillon, hétéroclite du point de vue du mètre, des dimensions et des thèmes, de textes dont le seul point commun est qu'ils mettent en scène des héros «dignes du ciel en raison de leur sagesse et de leur vaillance», selon les termes, que je reprends encore, de la définition d'Isidore, et le récit de leurs combats, mais

Campi Doctoris, in: Francis Cairns [ed.] Papers of the Liverpool Latin Seminar 2 [1979], 213–248). On pourrait arguer à l'encontre de cette opinion que les motifs aussi bien que le lexique s'inscrivent pleinement dans la tradition épique. L'auteur anonyme a lu Virgile. Un tel exemple ne met en évidence que la labilité des catégories génériques.

¹² Les dix chants de l'«Alexandréide» font écho à ceux de la «Pharsale» de Lucain (cf. Jean-Yves Tilliette, *L'Alexandréide* de Gautier de Châtillon: Énéide médiévale ou «Virgile travesti»?), in: Alexandre le Grand dans les littératures occidentales et proche-orientales, eds. Laurence Harf-Lancner/Claire Kappler/François Suard, Littérales Hors Série, 1999, 275–288). L'«Iliade» de Joseph s'inscrit plus banalement dans la base duodécimale caractéristique des épopées «troyennes» d'Homère, puis Virgile.

¹³ L'édition, dont on ignore l'auteur, reproduite dans la Patrologie latine (PL 135, 491–886) n'a pas été remplacée, bien que la tradition manuscrite du poème soit pauvre (un manuscrit médiéval, Paris, Bibliothèque Sainte-Genève, 2409, à compléter par Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 933, saec. X, et un manuscrit moderne, qui ne semble pas être une copie du précédent, Paris, Bibliothèque Mazarine, 3866, saec. XVII). Julie Leyronas prépare une édition du «De triumphis Christi Antiochiae gestis» (thèse de doctorat inscrite à l'Université de Lyon III sous la direction du prof. Bruno Bureau).

qui peuvent être tout aussi bien guerriers que spirituels.¹⁴ Son seul mérite est d'autoriser une approche, que je crois assez riche et nuancée, de la question de la réception – en l'occurrence celle de la poésie fidèle aux normes et formes antiques – qui est en question ici.

Ce préambule interminable et embarrassé avait pour intention de définir de quoi on parle. Au vrai, je ne suis pas bien sûr d'y être parvenu. J'entre donc enfin en matière pour envisager tour à tour, sur la base de l'histoire de ces textes et des sous-groupes qu'ils constituent, (1) la mesure du succès et (2) la raison, ou les raisons, du succès. Le critère commode qui sert de point d'appui à ces développements est le nombre de manuscrits aujourd'hui conservés, même s'il mérite, comme j'essaierai de le faire en conclusion, d'être modulé.

1. Combien? Diffusions étroites

Le premier constat qui s'impose rejoint, *mutatis mutandis*, celui que fait Frédéric Duval à propos des «lectures françaises de la fin du moyen âge»: les textes qui stimulent le plus l'intérêt des philologues et des critiques modernes ne sont pas nécessairement ceux qui ont constitué en leur temps des «succès littéraires» (notion, elle aussi à nuancer, que j'emprunte à Duval).¹⁵ Depuis la reconnaissance, avec la création en 1902 de la chaire munichoise de Ludwig Traube, de la «Mittelateinische Philologie» comme discipline autonome, les spécialistes de ce domaine viennent en majorité de la philologie classique. Ils auront dès lors une tendance assez naturelle à rechercher des continuités plutôt que des ruptures, ou plus exactement, suivant la vieille image des nains perchés sur les épaules des géants, les adaptations à l'univers culturel médiéval des formes antiques, la présence du même dans l'autre, ou de l'autre dans le même. C'est ainsi que, dans les histoires littéraires du moyen âge latin élaborées depuis un siècle et demi, la poésie métrique occupe peut-être une place hors de proportion avec sa diffusion sociale réelle.

Pour en prendre un exemple extrême, le fascinant et toujours mystérieux «Ruodlieb», premier roman de chevalerie en hexamètres léonins (ca. 1050–1070), a fait entre 1838 et 2003 l'objet de pas moins de douze éditions critiques. Il n'a été conservé que sous forme de fragments, à partir, pour l'essentiel, d'un codex du XI^e siècle qu'un bibliothécaire trop zélé du monastère de Tegernsee avait dans la seconde moitié du XV^e siècle démembré pour renforcer la reliure d'autres volumes.¹⁶ Les savants du

¹⁴ Voir ci-dessous, en annexe, l'inventaire des textes qui composent cet échantillon. Il aurait pu être différent, plus nombreux, mais en aucun cas exhaustif: l'objet de cet article n'est pas de compiler un catalogue, mais de décrire, et si possible de comprendre, des situations de communication littéraire, ou au moins d'essayer de la faire.

¹⁵ Frédéric Duval, *Lectures françaises de la fin du moyen âge*. Petite anthologie commentée de succès littéraires, Genève 2007.

¹⁶ Sur l'histoire chaotique de ces fragments, voir Benedikt Konrad Vollmann, *Ruodlieb*, Darmstadt 1993, 3–8, et Roberto Gamberini, *Ruodlieb* (cf. annexe, ci-dessous), xxiii–xxvi.

moyen âge tardif ne sont pas toujours aussi négligents. C'est à la main du moine humaniste Jean de Voivre, célèbre aujourd'hui pour avoir transcrit dans les années 1470 les très controversées «lettres de deux amants», que nous devons l'un des deux seuls manuscrits complets des «Gesta militum» de Hugues de Mâcon (ca. 1250), qui transposent en distiques pédants et compliqués certaines des aventures de la Table ronde.¹⁷ Et, à l'époque du Grand Schisme, le magistrat et bibliophile normand Simon de Plumetot a eu à cœur de rassembler dans un volume de miscellanées tout un ensemble de documents relatifs à l'histoire de sa province: c'est ainsi que nous est parvenu le «Draco Normannicus» d'Étienne de Rouen (ca. 1170) qui, des vikings au roi Henri II Plantagenêt, magnifie les exploits des souverains de Normandie.¹⁸

Ces exemples parmi d'autres nous éclairent sur la diffusion, qui est, autant que j'aie pu en juger, celle de la grande majorité des textes latins du moyen âge en vers héroïques: elle est réservée, et restreinte. Il y a de cela une quinzaine d'années, François Dolbeau prononçait à Zurich une conférence consacrée à l'hagiographie métrique du haut moyen âge.¹⁹ Il ressort de ses analyses comme toujours pénétrantes et soigneuses qu'«un trait commun à la plupart des Vies et Passions versifiées est que leur circulation est très réduite». Cela se vérifie même de textes protégés par l'autorité d'un grand nom: les deux versions, en prose et en vers, de la vie par Alcuin de saint Willibrord, l'apôtre de la Frise, sont respectivement transmises par 70 et 7 manuscrits. Le X^e siècle monastique est friand de telles compositions. Plusieurs d'entre elles, de bonne qualité littéraire, les *Vies* des saints Clément de Metz, Ursmer et Landelin de Lobbes, Bavon de Gand, sont éditées par Karl Strecker au tome V/1 des *Poetae latini*. Aucune n'est transmise par plus de deux témoins, lesquels sont proches dans le temps et dans l'espace de leur instance de production. Le même constat peut s'appliquer aux *Légendes hagiographiques* de la plus grande poétesse du haut moyen âge, Hrotsvitha de Gandersheim, conservées par un manuscrit unique, pratiquement contemporain de l'auteur.²⁰ A cette maigre diffusion, on peut assigner avec Dolbeau plusieurs explications: les légendiers locaux circulent d'abord sous forme de *libelli*, supports plutôt fragiles; les *Vitae* métriques, à la langue souvent difficile et torturée par l'obéissance aux règles de la versification quantitative, sont résolument inadaptables à l'usage liturgique, et difficiles à découper en leçons; elles constituent souvent – et le témoignage de Gauthier de Spire, auteur d'une «Passion de saint Christophe» en vers et en prose (984), est à cet égard tout à fait explicite – un exercice scolaire, la

¹⁷ Ewald Könsgen, *Die Gesta militum* des Hugo von Mâcon (cf. annexe, ci-dessous), 63–68. Le manuscrit copié par Jean de Voivre est aujourd'hui conservé à la Médiathèque de Troyes Champagne Métropole, sous la cote 2139.

¹⁸ Sur la bibliothèque de Simon de Plumetot, voir Annick Brabant, Documenter le Grand Schisme d'Occident. Études sur les recueils de deux intellectuels normands, Simon du Bosc et Simon de Plumetot, in: *Mélanges de l'École Française de Rome. Moyen Âge* 123 (2011), 597–610. Le manuscrit où Simon a copié le «Draco Normannicus» est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque du Vatican, sous la cote Ottoboni lat. 3801.

¹⁹ François Dolbeau, Un domaine négligé de la littérature médiolatine: les textes hagiographiques en vers, in: *Cahiers de civilisation médiévale* 45 (2002), 129–139.

²⁰ München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14485, saec. XII^{ex}.

preuve de leur talent qu'un maître exigera de ses élèves doués, et n'ont dès lors pas vocation à sortir du petit cercle d'intellectuels attachés à l'établissement religieux concerné.²¹ Peut-être encore (ou surtout) doit-on assigner une autre raison, à quoi je ne vais pas tarder à revenir, à cette diffusion confidentielle des œuvres.

Mais il me faut entre-temps constater que le même type de phénomène touche aussi bien des œuvres de contenu plus «laïc»: les 536 vers du texte traditionnellement considéré comme la première épopée médiévale, le «Karolus Magnus et Leo papa», qui montre vers 800 Charlemagne en gloire délivrant le pape Léon III avant d'aller culbuter les Saxons est transmis, de façon peut-être fragmentaire, par un seul témoin.²² Le panégyrique de Louis le Pieux par Ermold le Noir, à la génération suivante, a à peine plus de chance avec deux manuscrits, dont une anthologie tardive.²³ Il en va de même avec les «Gesta Berengarii» (ca. 916 – un manuscrit complet et un partiel), dus pourtant à la plume d'un lettré fort talentueux et cultivé, qu'un critique italien tient avec sans doute un peu trop d'enthousiasme pour la plus belle épopée latine du moyen âge.²⁴ On peut certes considérer qu'à l'époque carolingienne, la compétence scripturale, surtout poussée à ce point de raffinement, est l'apanage d'une élite extrêmement exigüe, et estimer avec Michele Ferrari qui, dans un important article, s'emploie à étudier la communication littéraire au IX^e siècle avec l'aide des instruments élaborés par Pierre Bourdieu, que la confidentialité, l'entre-soi, est alors une marque de distinction.²⁵ Mais le phénomène se vérifie encore à des époques plus tardives et réputées plus ouvertes à la circulation des textes. Le «Carmen de Hastingae proelio» de Gui d'Amiens (ca. 1070) n'est transmis que par un seul témoin, tout comme le «Liber Pergaminus» de Mosè de Brolo (av. 1125), tandis que l'anonyme «Carmen in victoriam Pisanorum», avec deux manuscrits, fait à peine mieux.²⁶ On peut penser que c'est à leur minceur que ces poèmes doivent d'avoir si peu ou si mal survécu. Mais la plus imposante «Geste de Robert Guiscard» de Guillaume de Pouille

²¹ Dolbeau (n. 19) 132–134.

²² Francesco Stella (Fortuna moderna e marginalità medievale del «Karolus magnus et Leo papa» del Modoino d'Autun, in: *Filologia Mediolatina* 23 [2016], 23–57) impute l'insuccès du poème au caractère «archéologique» d'une inspiration «pesamment virgilienne». Il semble pourtant que les épopées hagiographiques, jugées par cet auteur plus en phase avec les attentes et les besoins du public du temps, n'aient pas connu bien meilleur succès.

²³ Il s'agit des manuscrits Wien, Österreichische Nationalbibliothek lat. 614, saec. X, f. 1–66; London, British Library, Harley 3685, saec. XV, f. 55–92.

²⁴ La copie complète est le manuscrit de Venise, Biblioteca Marciana Lat. XII. 45 (= 4165), saec. XI; des extraits sont transmis par le manuscrit du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Urb. Lat. 1120, saec. XIV.

²⁵ Michele C. Ferrari, Potere, pubblico e scrittura nella comunicazione letteraria dell'alto medioevo, in: *Comunicare e significare nell'alto medioevo. Atti della 52^{ma} settimana di studio della Fondazione Centro Italiano di Studi sull' Alto Medioevo, Spoleto 2005*, 575–614.

²⁶ Soit respectivement les manuscrits de Bruxelles, Bibliothèque Royale Albert I^{er}, 10615–10729, saec. XII (*Carmen de Hastingae proelio*); Bergamo, Biblioteca civica «Angelo Mai», E. IV. 31, saec. XVⁱⁿ (*Liber Pergaminus*); Bruxelles, Bibliothèque Royale Albert I^{er}, 3879–3919, saec. XII et Wrocław, Bibliotheka Uniwersyteka, IV. F. 33, saec. XIII^{ex} (*Carmen in victoriam Pisanorum*).

(1095–99) n'est pas tellement mieux lotie.²⁷ Même la monumentale «Philippide» de Guillaume le Breton (1224–26) n'est transmise que par trois témoins.²⁸ Et, originaire d'un tout autre contexte culturel, nous n'en avons conservé que deux de l'«Eulisteia», commandée par les magistrats de la commune de Pérouse au notaire Bonifacio da Verona, dans les dernières années du XIII^e siècle, en vue de relater en vers héroïques la fondation mythique de leur cité, par les soins d'Eulistès, un obscur allié d'Énée.²⁹

Je pourrais continuer un moment cet inventaire plutôt déprimant. Mais que nous révèle-t-il au fond? Que le succès d'un poème épique, dans le moyen âge latin, ne se mesure pas en termes, si j'ose dire, de chiffre de ventes, de nombre de copies. Je pense qu'il est parfaitement indifférent à Ermold, aux hagiographes lotharingiens, à Guillaume de Pouille, à Guillaume le Breton, à Boniface de Vérone de voir leurs œuvres largement circuler. Leur objectif, me semble-t-il, est d'abord d'exalter la gloire d'un établissement religieux, d'un règne, d'un état, en confiant au prestige du registre épique le soin d'immortaliser les hauts faits du saint fondateur ou du monarque victorieux; le recours à la forme canonisée par Virgile est à entendre comme un effort d'adéquation à la noblesse du sujet. Dès lors, l'œuvre se suffit à elle-même – elle n'a même pas, à la limite, besoin d'être lue. Le poème, moins qu'un instrument de communication littéraire, est un élément de patrimoine symbolique pour celui qui le reçoit: le volume de l'«Eulisteia», conservé comme le plus beau fleuron des archives péruyennes au couvent de San Domenico d'où il n'a pas dû souvent sortir, se borne à attester de la noble antiquité de la cité. Pour jouer ce rôle, le texte doit toutefois être agréé par son commanditaire, qui en est le destinataire privilégié, voire unique – l'abbé ou l'écolâtre du monastère, le roi, s'il est suffisamment lettré, ou son entourage savant, le conseil communal. C'est entre ces seules mains que se situe et s'opère le «processus de sélection». Le poète, quant à lui, n'a rien d'autre à souhaiter que la satisfaction d'avoir par son génie illustré la communauté à laquelle il appartient, et aussi, à l'occasion, quelques avantages matériels – 25 florins d'or pour Bonifacio da Verona, ce qui est une jolie somme ...³⁰

Cette présentation des choses est assurément unilatérale, pour ne pas dire caricaturale, et ne tient pas compte de deux phénomènes parfaitement attestés. A savoir, d'une part, la diffusion considérable d'une minorité de textes épiques que conservent aujourd'hui plusieurs dizaines, voire, dans quelques cas qui se comptent sur les doigts

²⁷ Elle est transmise par le manuscrit d'Avranches, Bibliothèque municipale 162, saec. XII^{ex}. Une édition «cinquecentina» (Tiremois 1582) reproduit un manuscrit de l'abbaye du Bec aujourd'hui perdu.

²⁸ Les manuscrits Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Reg. lat. 1383 (saec. XIII); London, British Library, Additional 21212 (saec. XIII); Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 5952, copie du précédent.

²⁹ Un manuscrit sans cote de l'«Istituto di filologia romanza» de l'Université de Pérouse (saec. XIVⁱⁿ), et un témoin plus récent (saec. XV) conservé à la Biblioteca nazionale centrale de Florence.

³⁰ Paul Gerhard Schmidt, *L'epica latina nel secolo XIII. Notizie su Bonifacio da Verona e la sua «Eulisteia»*, in: *Aspetti della letteratura latina del secolo XIII*, eds. Claudio Leonardi/Giovanni Orlandi, Perugia/Firenze 1986, 221–227.

d'une main, plusieurs centaines de manuscrits. De l'autre, le désir explicitement formulé par quelques poètes d'avoir des lecteurs, d'en avoir beaucoup, et de devoir à leurs écrits un renom immortel. Comme j'ai essayé de le monter ailleurs, Baudri de Bourgueil, qui n'a guère la tête épique, et quelques poètes de sa génération, Guïdon d'Ivrée ou Réginald de Cantorbéry, sont parmi les premiers à exprimer cette ambition, suivis, à distance d'un siècle, et avec bien plus d'assurance encore, par les auteurs épiques de la grande génération de 1180, Gautier de Châtillon, Joseph d'Exeter, Alain de Lille³¹ – bien avant que Pétrarque à son tour ne soit à ce point rongé par le désir d'une gloire immortelle qu'il ne parviendra jamais à mettre la dernière main à son «Africa», qui aurait dû la lui valoir.

2. Pourquoi? Diffusions larges

Y a-t-il corrélation entre ces deux phénomènes, la large diffusion d'une œuvre, et donc le tri opéré par la postérité, et une conscience poétique ardente, la certitude de son propre génie? A partir des noms que je viens d'avancer, on peut en douter. Du talent poétique de Baudri, pourtant grand, nous ne saurions à peu près rien si nous n'avions la bonne fortune d'avoir conservé le recueil de poèmes dont il a lui-même supervisé la confection par les soins du scriptorium de son monastère de Bourgueil.³² Entre les 180 manuscrits qui transmettent dans son intégralité l'«Alexandréide» de Gautier de Châtillon, et les 5 de l'«Iliade» de Joseph d'Exeter, il n'y a pas de commune mesure; et pourtant ces deux épopées, issues du même milieu à la même époque, procèdent d'intentions très voisines et manifestent des projets littéraires très semblables. Avant d'en venir à la question bien délicate du goût du public et de l'horizon d'attente qu'il reflète et façonne à la fois, j'aimerais exposer une autre hypothèse, qui n'a rien d'ailleurs de révolutionnaire.

En vue de la formuler, je souhaiterais encore présenter deux exemples contrastés. Le premier, daté de la fin du IX^e siècle, est celui des «Bella Parisiaca urbis» d'Abbon de Saint-Germain-des-Prés (888–889). Il partage avec les *carmina historica* auxquels j'ai déjà fait allusion beaucoup de caractéristiques: c'est un poème de circonstance de longueur moyenne; il est centré sur le récit d'un haut fait d'armes, le siège infructueux de Paris par les Normands; il vise à célébrer un souverain héroïque, le roi Eudes; il est composé par l'auteur encore jeune à la demande de son maître d'études, Aimoin; enfin, il est conservé intégralement par un seul manuscrit.³³ Intégralement, en effet. C'est que le poème se compose de trois livres. Les deux premiers, le contenu

³¹ Jean-Yves Tilliette, *Troiae ab oris*. Aspects de la révolution poétique de la seconde moitié du XI^e siècle, in: *Latomus* 58 (1999), 405–431. Cf. Ernst Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin* (trad. fr.), Paris 1986², t. 2, 301–303, excursus 12 «Fierté du poète».

³² Jean-Yves Tilliette, Note sur le manuscrit des poèmes de Baudri de Bourgueil (Vat. Reg. lat. 1351), in: *Scriptorium* 37 (1983), 241–245.

³³ Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 13833, saec. Xⁱⁿ.

narratif, sont seuls transmis par le manuscrit de Paris. Le troisième est un salmigondis de mots rares, où l'apprenti exhibe un savoir lexical bizarre acquis à l'école du grammairien, et qui serait à vrai dire incompréhensible si l'auteur ne l'avait pas muni d'une copieuse glose explicative. Or, ce troisième livre, et lui seul, à nos yeux parfaitement loufoque et sans intérêt autre qu'archéologique, est transmis par huit autres manuscrits.³⁴ Comme si, en quelque sorte, l'épopée ne valait d'abord de circuler que comme vecteur occasionnel d'un savoir scolaire.

Le second exemple est celui d'une vie de saint en vers, qui contredit ce que je viens d'exposer après Dolbeau de la faible diffusion de ce genre. Il s'agit de la «Vie de sainte Marie l'Égyptienne» par Hildebert de Lavardin (av. 1107), que ne transmettent pas moins de 90 manuscrits. Un peu moins impressionnant, mais notable quand même, j'aurais pu citer la vie d'une autre pécheresse repentie, Thaïs, par un contemporain et ami d'Hildebert, l'écolâtre d'Angers Marbode, dont on compte vingt-six manuscrits.³⁵ Ces succès, en net décalage avec ce que l'on constate pour la période précédente, peuvent être mis en relation avec l'évolution de la spiritualité favorisée par la réforme grégorienne – celle d'une religion plus axée sur l'humilité et sur la pénitence, plus ouverte aux laïcs et aux femmes. Le modèle du moine-évêque fondateur, du héros défricheur des essarts et des âmes, qui prévalait depuis le VI^e siècle, a désormais fait son temps.³⁶ Il est d'ailleurs remarquable de constater que la tradition de la «Vie de saint Martin», le premier modèle de l'hagiographie métrique jusque vers l'an mil, tradition assez riche du fait du statut de quasi-classique de son auteur, Venance Fortunat, s'interrompt brutalement au XI^e siècle. Mais je me demande si le succès considérable de la vie en vers de Marie l'Égyptienne ne tient pas aussi à l'immense prestige d'Hildebert comme écrivain. C'est lui, avec Marbode, qui est l'initiateur de la nouvelle poétique, qui plaît tant aux auteurs et aux lecteurs des années 1150–1250, et dont Pascale Bourgain et moi-même avons en divers lieux décrit les caractères.³⁷ La «Vie de sainte Marie l'Égyptienne» est un texte assez court, un petit millier de vers, et se rencontre dans des contextes extrêmement variés – théologiques parfois, mais plus souvent encore au sein d'anthologies poétiques, dont certaines, par exemple celles

³⁴ Ce troisième livre, qui s'intitule avec impudence *decus clericorum tyruncolorumque effectus* (sc. *utilitas*), est à lire aux pages 116–121 de l'édition von Winterfeld (annexe, ci-dessous); la liste des manuscrits qui le transmettent se trouve *ibid.*, p. 76.

³⁵ Antonella Degl'Innocenti, *L'opera agiografica di Marbodo di Rennes*, Spoleto 1990, 115–130.

³⁶ Cf. Jean-Yves Tilliette, *Les modèles de sainteté du IX^e au XI^e siècle d'après le témoignage des récits hagiographiques en vers métriques*, in: *Santi e demoni nell'alto medioevo. Settimane di studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo*, XXXVI, Spoleto, 1989, 381–409.

³⁷ Pascale Bourgain, *Le tournant littéraire du milieu du XII^e siècle*, in: *Le XII^e siècle. Mutations et renouveau en France dans la première moitié du XII^e siècle (Les Cahiers du Léopard d'or 3)*, ed. Françoise Gasparri, Paris 1994, 303–323; Jean-Yves Tilliette, *La création littéraire du XII^e siècle vis-à-vis de la tradition: fidélités et ruptures*, in: *Tradition, Innovation, Invention. Fortschrittsverweigerung und Fortschrittsbewusstsein im Mittelalter*, ed. Hans Joachim Schmidt, Berlin/New York 2005, 425–439.

qui incluent les «Libri catoniani», ont une coloration sans équivoque grammaticale et scolaire.³⁸ C'est donc sans surprise l'école qui fait le succès de l'épopée, comme cela avait été le cas dans l'Antiquité gréco-latine, avec Homère, puis Virgile. Les principaux bénéficiaires de cette sélection assez peu naturelle sont une épopée historique, l'«Alexandréide» de Gautier de Châtillon, une épopée biblique, l'«Aurora» de Pierre Riga, et une épopée allégorique, l'«Anticlaudianus» d'Alain de Lille, toutes trois datables du dernier quart du XII^e siècle, qui dépassent chacune les cent manuscrits.

Dans la brève préface à son grand poème, Gautier suggérait en termes un peu obliques qu'il ne verrait pas trop d'inconvénients à supplanter Virgile. Et c'est effectivement ce qui advient, mais dans une autre perspective que ne l'aurait rêvé son auteur, celle de l'enseignement scolaire. Anne Grondeux a démontré que dès le début du XIII^e siècle, l'«Alexandréide», généralement associée au «Grécisme» d'Évrard de Béthune et au «Doctrinal» d'Alexandre de Villedieu (deux autres vastes compositions en hexamètres, mais qui n'ont pas grand-chose d'autre d'épique), constituait l'un des piliers de l'enseignement grammatical et était explicitement inscrite au programme de plusieurs facultés des arts.³⁹ C'est en la lisant que l'on se forme aux questions de syntaxe, de métrique, de lexicque, de rhétorique, accessoirement de mythologie et d'histoire ancienne. La plupart des manuscrits qui la transmettent sont porteurs de gloses copieuses développant toutes ces questions.⁴⁰ On pourrait se demander au

³⁸ Voir la description précise du contenu de ces manuscrits donnée par le dernier éditeur de la «Vita», Norbert Klaus Larsen (annexe, ci-dessous) 42–94. Les manuscrits d'Oxford, Bodleian Library, Auct. F. 5. 16, saec. XIV^m et Digby 26, saec. XIV, ou Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, 87.5 Aug. fol., saec. XIII, ont un caractère nettement «catonien».

³⁹ Anne Grondeux, *L'Alexandréide* dans le cursus grammatical médiéval, in: *Poesia latina medieval* (siglos V–XV), eds. Manuel C. Diaz y Diaz et José Maria Diaz de Bustamante, Firenze 2005, 825–845.

⁴⁰ Sur ce point, on attend beaucoup des recherches effectuées à l'Université de Zurich sur le grand commentaire de Geoffroy de Vitry à l'«Alexandréide», en particulier la thèse de doctorat en cours de Dörthe Führer. Voir en attendant Peter Stotz, *Der Kommentar des Gaufridus Vitriacensis (Geoffrey de Vitry) zur «Alexandreis» Walters von Châtillon*, in: *Ensi firent li ancessor. Mélanges de philologie médiévale offerts à Marc-René Jung*, eds. Luciano Rossi/Christine Jacob-Hugon/Ursula Bähler, Alessandria 1996, p. 15–29; id., *Der Kommentar des Gaufridus Vitriacensis zur «Alexandreis» Walters von Châtillon: eine Zwischenbilanz seiner Erforschung*, in: *Pontes I. Akten der ersten Innsbrucker Tagung zur Rezeption der klassischen Antike*, eds. Martin Korenjak/Karlheinz Töchterle, Innsbruck 2001, 149–161; Corinna Killermann, *Der Alexandreis-Kommentar des Geoffroy de Vitry*, in: *Mittelalterliches Jahrbuch* 33 (1998), 260; ead., *Die mittelalterliche Kommentierung der «Alexandreis» Walters von Châtillon als Fall von Interdependenz und Selbstkonstituierung*, in: *Alexanderdichtungen im Mittelalter. Kulturelle Selbstbestimmung im Kontext literarischer Beziehungen*, eds. Jan Cölln/Susan Friede/Hartmut Wulfram, Göttingen 2000, 299–331; ead., *Die Alexandreis-Handschriften aus dem Kloster Santa Maria de Ripoll und ihre Kommentierung der «Alexandreis» Walters von Châtillon*, in: *Herrschaft, Ideologie und Geschichtskonzeption in Alexanderdichtungen des Mittelalters*, ed. Ulrich Mölk, Göttingen 2002, 241–265. Un bon exemple de cet envahissement du texte par la glose est fourni par le commentaire, publié par David Townsend d'après le manuscrit de la British Library Additional 18217 (saec. XIV^{ex}), des vers 176–274 du livre 4, soit la description des scènes bibliques qui ornent le tombeau de Stateira, la femme de Darius, parfois évoquées en termes

fond, de façon un peu provocante, et cela vaut aussi pour les textes classiques étudiés à l'école, si ce n'est pas la glose qui fait la sélection, plutôt que l'inverse. D'où la question: pourquoi gloser ce texte-ci plutôt que celui-là ? Et l'on doit quand même s'aventurer là sur le terrain mouvant des hypothèses. Je crois que l'«Alexandréide» doit son succès auprès des savants à la grande élégance de son style, qui marie très habilement les réminiscences classiques aux éclats de la nouvelle poésie⁴¹ – celui de l'«Iliade» de Joseph d'Exeter est recherché au point d'en être hermétique. Mais elle le doit peut-être plus encore au choix de son sujet: sur la guerre de Troie, on a tout lu; d'Alexandre le Grand, dont la poésie latine ne s'était pas encore emparée, on connaissait alors surtout les fantasmagories de l'«Historia de preliis». En mettant en vers le récit plus sérieux de Quinte-Curce, alors très mal connu, Gautier de Châtillon marie la vérité historique à l'héroïsme chevaleresque – un modèle bien propre à inspirer les guerriers du XII^e siècle. Enfin, sous la plume acérée du clerc, le destin incomplet du meilleur chevalier qui fut jamais au monde renvoie aussi à des lecteurs plus avertis, capables de lire entre les lignes, une sorte de *memento mori*: les accomplissements terrestres les plus hauts, s'ils ne sont que terrestres, aboutissent au néant. Pour des raisons à la fois esthétiques, sociales et morales, le poème de Gautier va à la rencontre des attentes diverses de toutes les élites cultivées du XIII^e siècle, capables d'y trouver un message qui leur parlera.

Le cas de l'«Aurora» de Pierre Riga est plus simple encore: dès le début du IV^e siècle et la paix de l'Église, on a éprouvé le besoin, avec l'«Historia evangelica» de Juvencus, d'accorder le message chrétien aux formes de la culture dominante. L'épopée biblique, triomphante jusqu'au VI^e siècle, s'essouffle ensuite pour reprendre force et vigueur avec le renouveau de l'exégèse au tournant des XI^e et XII^e siècles.⁴² Plus chanceux que les essais partiels et imparfaits d'Alexandre d'Ashby, Laurent de Durham

si elliptiques qu'elles ressemblent à des devinettes. Le poème sert ici de support pédagogique à une initiation à l'histoire sainte (David Townsend, *An Epitome of Biblical History. Glosses on Walter of Châtillon's Alexandreis* 4.176–274, Toronto 2008), de même que l'évocation du devin Zoroas de Memphis, aux vers 140–188 du livre 3, est pour Geoffroy de Vitry le prétexte à un long cours d'astronomie.

⁴¹ Joseph Hellegouarc'h, Gautier de Châtillon, poète épique dans l'«Alexandréide». Quelques observations, in: Alain de Lille, Gautier de Châtillon, Jakemart Gielée et leur temps, eds. Henri Roussel/François Suard, Lille 1980, 229–248; Jean-Yves Tilliette, La poésie de Gautier de Châtillon, in: *Dichten als Stoff-Vermittlung. Formen, Ziele, Wirkungen. Beiträge zur Praxis der Versifikation lateinischer Texte im Mittelalter*, ed. Peter Stotz, Zürich 2008, 265–278.

⁴² Parmi les fort nombreuses études de Greti Dinkova-Bruun sur la question, on retiendra en particulier la synthèse *Rewriting Scripture: Latin Biblical Versification in the Later Middle Ages*, in: *Viator* 39 (2008), 263–284. Voir aussi Guy Lobrichon, La poésie biblique, instrument théologique. Les paraphrases bibliques (XII^e–XIII^e siècles), in: *La scrittura infinita. Bibbia e poesia in età medievale e umanistica*, ed. Francesco Stella, Firenze 2001, 155–176. Les travaux de Francesco Stella sur la poésie carolingienne, en particulier *La poesia carolingia latina a tema biblico* (Spoleto 1993) manifestent plutôt le curieux effacement du genre de l'épopée biblique au cours d'une époque pourtant grande lectrice des Juvencus, Sedulius, Avit ou Arator.

ou de l'anonyme «Liber prefigurationum»,⁴³ le grand poème de Pierre Riga, promis à un succès si foudroyant⁴⁴ qu'il fait d'emblée l'objet de quatre ou cinq rééditions augmentées, de la part de son auteur puis du disciple de celui-ci Gilles de Paris,⁴⁵ doit pour moi ce succès au fait qu'il s'adosse à celui, tout aussi éclatant, de l'«*Historia scolastica*» de Pierre le Mangeur (les deux auteurs sont de Troyes), un texte largement répandu à l'école et parfois commenté à l'université, et au fait qu'il ose le premier, au fil de ses rééditions, embrasser l'histoire sainte dans sa totalité, sans s'interdire, contre Comestor, de l'éclairer de quelques allégories simples. Enfin et surtout, il tire son efficacité de ce que Guy Lobrichon appelle sa «commodité mnémotechnique».⁴⁶ Le caractère sonore et répétitif des figures de l'*ornatus facilis* typiques de la nouvelle poétique, dont l'«*Aurora*» fait une véritable orgie, constituent un support adéquat à la mémorisation. Les préfaces successives dont Pierre Riga et son continuateur équipent l'œuvre en soulignent avec insistance l'intention pédagogique.

Sur les modalités de la diffusion de l'«*Anticlaudianus*» d'Alain de Lille, dont on a conservé quelque cent dix manuscrits, je serai plus prudent. Que l'intention didactique en soit plus marquée que celle de l'«*Alexandréide*» de son compatriote et rival Gautier de Châtillon, qu'il honnit, cela ne fait aucun doute. Mais à ma connaissance, la place de celui-là est moins clairement repérable que celle de cette dernière dans les programmes universitaires. Si Guy Raynaud de Lage a dressé l'utile inventaire des manuscrits de l'épopée allégorique d'Alain, il est peu précis sur leur provenance et sur leur contenu.⁴⁷ L'étude plus minutieuse consacrée par Margaret Gibson, Danuta Shanzer et Nigel Palmer à ceux aujourd'hui conservée en Grande-Bretagne suggère clairement un usage scolaire: sur une trentaine, quatre seulement sont tout à fait dépourvus de gloses.⁴⁸ D'autres indices pointent en direction de ces milieux de dif-

⁴³ Il serait certes possible, comme on me l'a fait observer, d'allonger indéfiniment cette liste, par exemple des noms d'Hugues d'Amiens, Wilhelm de Weyarn, Adam de Barking, Alain de Meaux, Anders Sunesen ou Pierre de Nemours évêque de Paris, tous auteurs, entre le dernier quart du XII^e siècle et le premier du XIII^e, d'obscur paraphrases bibliques en vers, conservées par un manuscrit unique, deux tous au plus (l'*Historia veteris testamenti* de Leonius de Paris, avec huit témoins, s'en tire un peu mieux). Au-delà d'une manifestation d'érudition un peu vaine, un tel inventaire était inutile à ma démonstration, et risquait même d'en gauchir l'intention: ç'aurait été en effet mettre sur le même plan ces textes, quels que soient par ailleurs leurs mérites littéraires ou théologiques, sur le même plan que l'*Aurora* qui les a complètement et définitivement offusqués.

⁴⁴ Avec quelque 470 manuscrits conservés (dont 84 fragmentaires), l'*Aurora* est de très loin la plus diffusée des épopées médiolatines.

⁴⁵ Paul Beichner, ed. cit. (annexe, ci-dessous), xvii-xxvii; Greti Dinkova-Bruun, On the Problem of Editing Versions: Peter Riga's *Euangelium*, in: *The Arts of Editing Medieval Greek and Latin: A Casebook*, eds. Elisabet Göransson *et al.*, Toronto 2016, 96–120.

⁴⁶ Guy Lobrichon, *Le Mangeur au festin. L'Historia scolastica aux mains de ses lecteurs: Glose, Bible en images, Bibles historiques (fin XIII^e–XIV^e siècle)*, in: Pierre le Mangeur ou Pierre de Troyes maître du XII^e siècle, ed. Gilbert Dahan, Turnhout 2013, 289–312 (293).

⁴⁷ Guy Raynaud de Lage, Alain de Lille. Poète du XII^e siècle, Montréal/Paris 1951, 184–186 (à compléter et corriger, d'après Bossuat [annexe, ci-dessous], 14–15).

⁴⁸ Margaret Gibson/Danuta Shanzer/Nigel Palmer, Manuscripts of Alan of Lille, «*Anticlaudianus*» in the British Isles, in: *Studi Medievali* 28 (1987), 905–996.

fusion: le commentaire de Raoul de Longchamp, que l'on sait lié aux médecins de Montpellier et de Salerne, tire assez nettement l'interprétation de l'«Anticlaudianus» en direction de la philosophie naturelle; Henri d'Andeli, dans sa «Bataille des sept arts», en fait l'un des textes-phares des écoles d'Orléans; Jean de Meung, dont on connaît les liens étroits avec les écoles parisiennes, le connaît par cœur, au point d'en traduire des passages entiers pour les intégrer au *Roman de la Rose*. Mais la forme versifiée de l'œuvre, le caractère sophistiqué et imagé de l'expression, difficilement réductibles à ceux des *Summae* théologiques, la rend difficile à adapter aux méthodes de cette discipline. Peut-être faut-il imaginer d'autres réseaux de diffusion, autour notamment des monastères cisterciens. Mais je n'ai pas encore poussé assez avant l'examen de cette hypothèse, que je me réserve de conduire un jour.

3. Et encore? Diffusions moyennes

A ce stade d'une enquête trop rapide, qui approche de sa conclusion, quels enseignements peut-on tirer? L'idée, un peu décevante pour un littéraire, que les critères de sélection qui ont filtré notre connaissance de l'épopée médiolatine reposent sur un malentendu. Soit ils sont simplement inexistantes, parce que le poème n'a pas circulé, n'étant pas destiné à cela, et c'est le hasard du destin des collections ou le zèle des érudits modernes qui a valu de le conserver. Soit c'est en fonction de sa possible exploitation didactique plus que pour ses qualités propres qu'on l'a largement diffusé – sans préjuger toutefois des autres raisons, esthétiques, morales ou politiques qui ont soutenu son succès, mais restent secondaires. Après tout, ne semble-t-il pas que l'«Énéide», selon le témoignage des manuscrits du haut moyen âge, a pu être lue comme un simple support de la science de Servius?⁴⁹

Aussi bien l'étude mériterait-elle d'être nuancée et approfondie, en prenant en compte d'autres éléments que l'examen de la tradition manuscrite. Ce qui est intéressant au fond, c'est l'histoire des textes qui ont connu une circulation pas trop raréfiée ni trop massive. Prenons pour exemple l'«Architrenius» de Jean de Hanville, l'autre grande épopée allégorique de la fin du XII^e siècle. Avec 26 témoins, elle a connu une diffusion honorable, mais qui reste très en-deçà de celle de l'«Anticlaudianus». Et pourtant, je suis frappé du nombre d'auteurs qui le citent avec éloge, qui l'exploitent sans le nommer. Peut-être le mélange du satirique et du philosophique dont il est le lieu le rendait-il séduisant pour les amateurs, mais peu exploitable à des fins pédagogiques, d'autant plus qu'il se moque pas mal de l'école – ce qui fait qu'il aurait bénéficié d'une moindre protection institutionnelle. Dans un tout autre esprit, la «Vie de Mahomet» d'Embricon de Mayence connaît une petite flambée de succès vers le milieu du XII^e siècle, époque où sont copiés la quasi-totalité des seize manuscrits qui le transmettent, et qui sont originaires des régions flamandes et germaniques

⁴⁹ On trouvera les arguments pour à la fois soutenir et nuancer cette question provocatrice dans Louis Holtz, *La redécouverte de Virgile aux VIII^e et IX^e siècles d'après les manuscrits conservés*, in: *Lectures médiévales de Virgile*, Roma 1985, 9–30.

qui paraissent avoir fourni à la croisade ses troupes les plus exaltées. A l'inverse, il ne reste rien, sauf de menus fragments, des épopées de croisade que furent le «Solymarius» de Gunther de Pairis, dont la lecture est pourtant recommandée par le grammairien Évrard l'Allemand, et l'«Antiocheis» de Joseph d'Exeter.⁵⁰ Est-ce que la prise de Jérusalem les aurait définitivement démodées? ou bien est-ce que la concurrence de poèmes de langue vulgaire sur le sujet les aurait offusquées? Lorsqu'elle essaie de s'emparer du sujet de la chanson de geste, comme, dans le «De traditione Guenonis», la mort de Roland, la poésie dactylique de langue latine avec ses acrobaties verbales n'est vraiment pas à son avantage.⁵¹

C'est le contraire qui se produit avec le texte qui constitue peut-être le sommet de l'épopée médiolatine, le «Waltharius», sur quoi je terminerai. Anne-Marie Turcan-Verkerk vient de lui consacrer un important article, riche de multiples suggestions propres à renouveler la critique, pourtant déjà fort abondante, sur cette œuvre singulière. Du point de vue qui nous intéresse ici, elle constate que «le *Waltharius* passe pour un texte assez largement répandu. C'est à la fois vrai et faux: vrai, parce qu'il n'est pas comme d'autres chefs d'œuvre transmis par un unique manuscrit (on en compte en effet une cinquantaine, du X^e au XIII^e siècle); mais faux, parce que sa diffusion n'a rien d'universel; elle est au contraire très ciblée».⁵² C'est à définir cette cible – on est dès lors en plein dans la problématique des processus de sélection – que s'attache la savante parisienne. Au terme d'une démonstration rigoureuse dont il n'y a pas lieu de parcourir ici toutes les étapes, elle forme l'hypothèse que, si le poème se diffuse à travers des réseaux monastiques et épiscopaux, dès le milieu du IX^e siècle, à partir d'un centre à situer vers Metz, berceau de la dynastie carolingienne, et que cette diffusion ne franchit pour ainsi dire jamais les frontières du monde germanophone, c'est que le «Waltharius» serait le témoin de l'idée impériale, et nostalgique de son ancien prestige, dilapidé par les héritiers de Charlemagne. Mais une fois estompé le souvenir de l'événement historique, la terrible bataille de Fontenoy entre les fils de Louis le Pieux, dont le combat sans vainqueur entre Walther d'Aquitaine, Hagen le Franc et Gunther le Burgonde représenterait la version cryptée⁵³, le message idéolo-

⁵⁰ Le «Solymarius» est vers le milieu du XIII^e siècle décrit par Évrard l'Allemand, qui le rapproche de l'«Ylias» de Joseph d'Exeter et des «Gesta Apollonii Tyri», en ces termes: *Christicolis acies Solimarius armat in hostes / Christi, solius plenus amore crucis* («Laborintus», v. 647–648, ed. E. Faral, *Les arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle ...*, Paris 1924, 360); Wilhelm Wattenbach n'en a retrouvé que 232 vers, correspondant à deux bifolia repérés par lui à la Gymnasialbibliothek de Cologne (Le *Solymarius* de Gunther de Pairis, in: *Archives de l'Orient latin* 1 [1881] 551–561). De l'«Antiocheis», annoncée par Joseph d'Exeter à la fin de son *Ylias* et évoquée par Giraud de Cambrie, il ne reste que vingt-six vers, cités par John Leland (ed. Gompf [annexe, ci-dessous], 213).

⁵¹ William D. Paden/Patricia Stäblein, *De Tradicione Guenonis. An Edition with Translation*, in: *Traditio* 44 (1988), 201–251.

⁵² Anne-Marie Turcan-Verkerk, *La diffusion du «Waltharius» et son anonymat: essai d'interprétation*, in: *Filologia Mediolatina* 23 (2016), 59–122 (63).

⁵³ Cette hypothèse laisse sceptiques plusieurs spécialistes: qui des trois personnages représente quel prince? et à qui vont les sympathies de l'auteur anonyme? Pour moi, je suis séduit par l'idée à condition de ne pas faire du «Waltharius» un «roman à clé» transposant dans le

gique suffit-il à expliquer la faveur dont continue de jouir l'œuvre pendant plusieurs siècles? J'aurais tendance à penser que, si les lecteurs de langue germanique ont si longtemps aimé le «Waltharius», c'est qu'il faisait entrer en résonance ses éminentes qualités d'écriture – selon Anne-Marie Turcan-Verkerk, «la culture dont il témoigne, son style, la perfection de sa construction narrative et l'humour de son auteur»⁵⁴ – avec de très anciennes légendes que ne portait alors que la voix. Transmuer le plomb des légendes en l'or de la poésie, c'est cela, la littérature. Pas besoin d'autre processus de sélection. Vision romantique sans doute, anachronique à coup sûr. Mais je l'assume pleinement.

ANNEXE

La «popularité» de quelques épopées médiolatines, d'après le nombre de leurs manuscrits

[NB : à l'intérieur des catégories un peu arbitrairement définies ci-dessous, les textes sont classés par ordre chronologique]

Diffusion nulle (≤ 4 mss.)

[Modoin d'Autun ?], «Karolus Magnus et Leo papa», ed. Ernst Dümmler, in: MGH, Poetae 1, Berlin 1881, 366–381 (1 manuscrit, peut-être incomplet).

Ermold le Noir, «In honorem Hludowici», ed. Edmond Faral, Ermold le Noir: Poème sur Louis le Pieux, Paris 1932, 2–200 (2).

«Gesta Berengarii imperatoris», ed. Paul von Winterfeld, in: MGH, Poetae 4/1, Berlin 1899, 355–401 (1 + 1 fragmentaire).

Abbon de Saint-Germain-des Prés, «Bella Parisiaca urbis», ed. Paul von Winterfeld, in: MGH, Poetae 4/1, Berlin 1899, 77–121 (1 + 8 du seul chant 3).

«Gesta Apollonii regis Tyri», ed. Ernst Dümmler, Berlin 1877 (1 fragmentaire).

«Vita sancti Bavonis confessoris Gandavensis metrica», ed. Karl Strecker, in: MGH, Poetae 5/1, Berlin 1937, 227–245 (1).

Hériger de Lobbes (?), «Vita sancti Ursuari, abbatis Lobbiensis», ed. Karl Strecker, in: MGH, Poetae 5/1, Berlin 1937, 172–208 (2).

Carus, «Vita sancti Clementis episcopi Mettensis», ed. Karl Strecker, in: MGH, Poetae 5/1, Berlin 1937, 112–145 (1).

«Ruodlieb», ed. Roberto Gamberini, Ruodlieb con gli epigrammi del Codex Latinus Monacensis 19486, Firenze 2003 (2 partiels, dont 1 très fragmentaire).

«Carmen in victoriam Pisanorum», ed. Giuseppe Scalia, Il carme pisano sull'impresa contro i saraceni del 1087, in: Studi di Filologia Romanza offerti a Sivio Pellegrini, Padova 1971, 565–627 (2).

monde de la fiction une situation et des personnages réels, mais, à la manière carolingienne, une relecture plus abstraite, pas référée à l'événement contingent, de la question du pouvoir.

⁵⁴ Turcan-Verkerk (n. 52) 59.

Gui d'Amiens, «Carmen de Hastingae proelio», ed. Catherine Morton/Hope Muntz, Oxford 1972 (1 + 1 fragment).

Guillaume de Pouille, «Gesta Roberti Wiscardi», ed. Marguerite Mathieu, La Geste de Robert Guiscard, Palermo 1961 (1).

«Carmen Campidoctoris», ed. Alberto Monta et Angel Escobar, o Poema latino del Campeador, Madrid 2001 (1).

Henri de Pise, «Liber Maiolichinus», ed. Giuseppe Scalia, Enrico Pisano. Liber Maiorichinus de gestis Pisanorum illustribus, Firenze 2017 (4).

Mosè de Brolo, «Liber Pergaminus», ed. Guglielmo Gorni, Il «Liber pergaminus» di Mosè de Brolo, Spoleto 1980² (1).

Étienne de Rouen, «Draco Normannicus», ed. Henri Omont, Le Dragon Normand et autres poèmes d'Étienne de Rouen, Rouen 1884, 1–167 (1).

Gunther de Pairis, «Solymarius» (fragment), ed. Erwin Assmann, in: Gunther der Dichter. Ligurinus, MGH, Scriptores rerum Germanicarum 63, Hannover 1987, 501–512 (0).

Hugues de Mâcon, «Gesta militum», ed. Ewald Könsgen, Die *Gesta militum* des Hugo von Mâcon. Ein bisher unbekanntes Werk der Erzählliteratur des Hochmittelalters, Leiden 1990 (3).

Guillaume le Breton, «Philippide», ed. Henri-François Delaborde, Oeuvres de Rigord et de Guillaume le Breton, historiens de Philippe Auguste. II, Philippide de Guillaume le Breton, Paris 1885, 1–383 (3).

Bonifacio da Verona, «Eulisteia», ed. Francesco Bonaini/Ariodante Fabretti/Filippo-Luigi Polidori, in: Cronache e storie inedite della città di Perugia (1150–1563), Archivio storico italiano 16 (1850), 1–52 (2).

Diffusion modeste (5–15 mss.)

Venance Fortunat, «Vita sancti Martini», ed. Solange Quesnel, Venance Fortunat. Œuvres, tome 4, Vie de saint Martin, Paris 1996 (11).

Alcuin, «Carmen de Vita sancti Willibrordi episcopi Traiectensis», ed. Ernst Dümmler, in: MGH, Poetae 1, Berlin 1881, 207–220 (7).

«Ysengrimus», ed. Jill Mann, Leiden 1987 (13, dont 5 complets).

Joseph d'Exeter, «Ylias», ed. Ludwig Gompf, Joseph Iscanus Werke und Briefe, Leiden 1970, 77–211 (5).

Diffusion copieuse (16–50 mss.)

«Waltharius», ed. Karl Strecker, in : MGH, Poetae 6/1, Weimar 1951, 25–83 (ca. 50).

Embricon de Mayence, «Vita Mahometi», ed. Guy Cambier, Embricon de Mayence, La vie de Mahomet, Bruxelles 1961 (16).

Marbode de Rennes, «Vita metrica sanctae Thaidis penitentis», in: PL 171, col. 1629–1634 (26).

Jean de Hanville, «Architrenius», ed. Paul Gerhard Schmidt, Iohannes de Hauvilla, Architrenius, München 1974 (26).

Pétrarque, «Africa», ed. Nicola Festa, L'Africa. Edizione critica per cura di Nicola Festa, corredata di un ritratto e cinque tavole fuori testo, Firenze 1926 (45).

Diffusion considérable (≥ 50 mss.)

Hildebert de Lavardin, «Vita sanctae Mariae Aegyptiacae», ed. Norbert Klaus Larsen, in: CCCM 209, Turnhout 2004, 231–310 (90).

Pierre Riga, «Aurora. Petri Rigae Biblia versificata», ed. Paul E. Beichner, Notre Dame (Ind.) 1965 (ca. 470, dont 390 complets).

Gautier de Châtillon, «Alexandreis», ed. Marvin Colker, Galteri de Castellione Alexandreis, Padova 1978 (203, dont 180 complets).

Alain de Lille, «Anticlaudianus», ed. Robert Bossuat, Alain de Lille, Anticlaudianus, Paris 1955 (110, dont 83 complets).